

L'AFFAIRE SOLOMIDÈS VUE PAR PIERRE LANCE*

Comment le corps médical français a voulu étouffer les découvertes de Jean Solomidès, chercheur et biologiste français, dans la lutte contre le cancer.

Jean Solomidès naquit le 28 février 1911 dans l'île de Chypre, qui était alors une colonie de la Couronne britannique. D'ethnie et de culture grecques, c'est la France qu'il choisira pour y faire ses études. D'abord parce que c'est le pays de la liberté, à ce qu'on dit, et aussi parce qu'elle a une grande réputation en médecine. Or, la médecine est la grande passion de Solomidès. Il arrive donc en France en 1929 dans le but d'y devenir médecin, mais surtout chercheur en médecine. Il espère même parvenir à inventer de nouveaux moyens thérapeutiques. Cependant, faute de place à Paris, c'est à Montpellier qu'il fait sa première année de médecine. Puis c'est à Paris qu'il poursuivra ses études médicales tout en préparant une licence de sciences à la Sorbonne, celle-ci pouvant lui ouvrir l'accès à la recherche ou à l'enseignement. Élève sérieux et assidu, car fortement motivé, il obtiendra en 1937 et 1938 les certificats de chimie biologique, de minéralogie et de physiologie générale, qui composeront sa licence, et il passe sa thèse de docteur en médecine de l'Université de Paris le 24 novembre 1938. Il entre alors à l'Institut Pasteur où il se consacre à l'étude de la tuberculose expérimentale. Mais la guerre survient. Or, le Cypriote Yangos Solomidès est officiellement sujet britannique. Replié à Toulouse, cette ville lui est assignée après l'armistice comme résidence surveillée. Il peut ainsi acquérir, en 1943 et 1944, à l'Université de Toulouse, les certificats de licence de chimie générale, de chimie physique et de botanique générale. Il est ainsi deux fois licencié : ès-sciences physiques et ès-sciences naturelles. Le voici devenu un médecin mieux armé qu'aucun autre pour la recherche fondamentale. A la Libération, il devient stagiaire au C.N.R.S., puis en 1945 attaché de recherches et il travaille parallèlement pour les laboratoires Richelet. Détaché par le C.N.R.S. à l'Institut Pasteur, il va y poursuivre ses travaux pendant quatre ans et y fera ses principales découvertes, n'imaginant pas un instant qu'elles seront les causes de sa disgrâce. Car il faut savoir, ou se remémorer, que le Dr Jean Solomidès inventa un jour un médicament très efficace contre le cancer, dépourvu de toute toxicité, grâce auquel il sauva de nombreuses vies et améliora l'état et le bien-être de multiples malades, mais que jamais, malgré une lutte incessante dans laquelle il usa sa vie, il ne put obtenir la reconnaissance officielle de son remède.

C'est au sein même de l'Institut Pasteur que le Dr Solomidès découvre, en 1947, les « peroxydases synthétiques », qu'il nommera plus tard les « physiatrons synthétiques », lorsqu'il aura mieux compris leur fonctionnement. Je résume ici très succinctement le procédé thérapeutique en disant que ces substances ont la propriété d'apporter un oxygène supplé-

mentaire qui se fixe sélectivement sur les membranes des cellules cancéreuses et les détruit. Solomidès s'est basé en effet sur la thèse du savant allemand Warburg, qui estimait que les cellules cancéreuses peuvent être assimilées à des microbes anaérobies, c'est-à-dire vivant sans oxygène et non adaptés à lui.

LE CRIME PAR OMISSION

Ainsi donc, voilà 66 ans qu'a été découvert un remède anticancéreux de tout premier ordre, offrant de surcroît l'avantage inestimable de n'avoir aucun effet secondaire dommageable. Et pourtant, la corporation des cancérologues patentés ne veut toujours pas le connaître, commettant ainsi un véritable crime par omission. Je sais : vous ne le croyez pas, vous ne pouvez pas le croire, personne ne le croirait. Mais c'est précisément parce qu'on ne peut pas le croire que cela est possible. Car telle est la définition du crime parfait : c'est celui que personne ne peut imaginer, même pas son auteur. Pourtant le crime a bien eu lieu. On peut même en situer l'année : 1949. A cette époque, le Dr Solomidès travaille à l'Institut Pasteur et perfectionne ses peroxydases ou physiatrons, encouragé par son maître, le docteur Van Deinse, qui restera toujours son ami. Mais à la fin de cette année 49, Jean Solomidès reçoit une lettre de sa famille l'informant que son père, qui réside à Famagouste, est atteint d'une énorme tumeur qui a doublé le volume de son foie. Son cas est désespéré. Solomidès, qui adore son père, est atterré. Alors il envoie les produits de ses recherches, bien qu'ils n'aient pas encore été utilisés contre le cancer humain, avec tous les conseils d'utilisation. Après expérimentation sur le cobaye et